

III^e dimanche de Pâques, année B. Dimanche 15 avril 2018

L'Évangile nous invite à nous situer de nouveau au soir de Pâques. Car le temps pascal est ce temps qui est donné à l'Église pour que chaque baptisé devienne un authentique témoin de la Résurrection. Il nous faut prendre la mesure de l'intensité de l'expérience vécue par les disciples de Jésus, expérience qui les a conduit à consacrer tout le reste de leur vie à l'annonce de cette bonne nouvelle jusqu'à accepter les persécutions. Si comme le chante G. Brassens : « mourir pour des idées, d'accord, mais de mort lente », les premiers chrétiens, eux, sont morts de mort rapide et violente ; ils ne sont pas mort pour une idée mais pour ce qui était pour eux une Vérité, une certitude qui était en-même temps une Personne et un Évènement : Christ Ressuscité.

Dans l'évangile de ce jour, une première chose qui marque l'esprit est que Jésus est présent sous les yeux des disciples et pourtant ceux-ci ne le reconnaissent pas. Il faut que leurs yeux s'ouvrent de sorte que l'un des mots pour désigner la Résurrection est le verbe grec ἐγείρω, « se réveiller ». Pour accéder à la réalité de Celui qui s'est réveillé d'entre les morts, il faut soi-même se réveiller d'un mystérieux sommeil, peut-être même d'une torpeur qui a recouvert les hommes. C'est pourquoi les évangélistes jouent souvent sur différents verbes qu'en français on traduit unanimement par « voir », alors que leurs nuances explicitent ce réveil que produit la Résurrection. Ainsi, quand saint Luc dit que les disciples *croyaient voir un esprit*, il utilise le verbe θεωρέω qui a donné le mot « théâtre » ; lorsqu'ensuite Jésus invite : *voyez mes mains et mes pieds*, c'est le verbe ὁράω, dont l'une des formes verbales se retrouve dans le mot « idée » ; il s'agit d'un regard plus intérieur qui saisit l'essence des choses, qui en perce le secret. On peut regarder le monde comme un théâtre, en se positionnant comme un spectateur, un peu en retrait. Qui demeure dans cette attitude n'a pas accès à la substantifique moelle de la Vie. Et ce n'est pas une question d'être spirituel ou pas – car les disciples *croyaient voir un esprit* – c'est une question de réalisme intégral, de capacité à entrer dans les vues de Dieu. En méditant cela, les disciples ont d'ailleurs compris que l'on pouvait passer sa vie à voir sans voir et que c'était cette même raison qui avait conduit à la crucifixion de Jésus. Selon les mots de Pierre : *Vous avez tué le Prince de la vie, lui que Dieu a ressuscité d'entre les morts... je sais bien que vous avez agi dans l'ignorance, vous et vos chefs*. D'une certaine manière, la puissance de la Résurrection animait déjà la personne de Jésus, avant même sa mort, mais cela a échappé à ceux qui l'ont condamné. Croire en la Résurrection c'est être guéri d'une forme d'ignorance, d'aveuglement, de cette torpeur qui empêche de voir le monde tel que Dieu le voit. Il nous faut donc apprendre à voir la vie éternelle, cette vie qui est déjà présente et agissante en ce monde, et à ne pas la condamner.

Le second point que je voudrais souligner est la dimension corporelle de la Résurrection. Jésus est ressuscité en son corps, corps que l'on peut toucher, corps capable de manger. Le corps est ce qui permet aux humains d'être en relation et en interaction les uns avec les autres et aussi avec le monde. Le corps de Jésus s'était affaissé et voilà qu'au matin de Pâques, il s'est relevé, il est de nouveau debout. Delà vient le second terme qui désigne la Résurrection comme *Anastasis*, relèvement. En insistant sur cette dimension corporelle, les évangélistes exprimaient que la Résurrection allait transformer les relations entre les hommes et transformer le monde. Mais avant tout, le corps du Ressuscité est un corps blessé qui a gardé la marque des plaies. C'est seulement de l'intérieur de nos vulnérabilités que nous pourrons faire une expérience concrète de la Résurrection : en découvrant, un jour, que ces blessures ne sont plus des lieux de repli, de peur, de haine, de violence, mais que, par la grâce de Dieu, elles ont été transformées, elles ont acquis un statut nouveau, elles se sont dressées en quelque sorte comme des témoins de lumière, des plaies glorieuses, du fait qu'elles ont été l'occasion de rencontres, de rapprochements et d'amour donné, et tout cela a construit l'Église.

Vous savez que récemment E. Macron a rencontré l'épiscopat français au collège des Bernardins à Paris. Au début de la soirée, avant les discours, il y a eu des témoignages de personnes fragiles ou fragilisées qui ont retrouvé leur dignité grâce à la rencontre avec des chrétiens engagés. Ces personnes portaient toujours sur elles les plaies de leur fragilité : un visage ravagé, une voix rocailleuse, une émotion non contrôlable. Mais en les regardant, je n'ai pu m'empêcher de me dire : « voilà le véritable portrait de l'Église témoin du Ressuscité. Qu'elle est belle ! ». Par la suite, le président Macron a demandé que l'Église de France fasse trois dons à la République : le don de sa sagesse, de son engagement et de sa liberté. Mais le don primordial, celui qu'il n'a pu ou pas voulu reconnaître avait déjà été exposé à ses yeux : il s'agissait du témoignage rendu au Ressuscité dans la conversion du regard porté sur l'autre et dans la monstration des plaies, désormais glorieuses. C'est de ce double témoignage dont le monde a besoin, l'un rendu au Ressuscité comme « Éveillé » et l'autre comme « Relevé ». Puisse-t-il s'affermir en nous de jour en jour et puissions-nous l'offrir à tous ceux qui l'attendent. Amen.